

Jacques DUFRESNE (1941 -)

Philosophe, fondateur de la revue *CRITÈRE* et de l'Encyclopédie *l'AGORA*
(2001)

“La proposition Philia. Réflexions sur la maladie mentale et la déficience intellectuelle”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une bibliothèque fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay, sociologue

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

à partir de l'article de :

Jacques Dufresne, "**La proposition Philia. Réflexions sur la maladie mentale et la déficience intellectuelle**". Texte d'une conférence publié dans *Crise de société... recherche de sens*. Actes du colloque du 10 mai 2001, pp. 69-84. Montréal : L'Association canadienne pour la santé mentale, section Montréal, 2001, 123 pp.

M. Jacques Dufresne (1941 -) est philosophe, le fondateur de la revue CRITÈRE et de [l'Encyclopédie l'Agora](#).

[Autorisation formelle de l'auteur accordée le 4 mai 2006 de diffuser cet article dans Les Classiques des sciences sociales.]



Courriel : dufresne@agora.qc.ca

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 7 mai 2006 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.



Table des matières

[Introduction](#)

[L’idéalisme moderne](#)

[Le matérialisme moderne](#)

[L’être humain selon Simone Weil](#)

[De la Paideia à la Philia](#)

[Être et faire](#)

[Esthétique et éthique](#)

[Résilience](#)

[actions libératrices](#)

[actions inhibitrices](#)

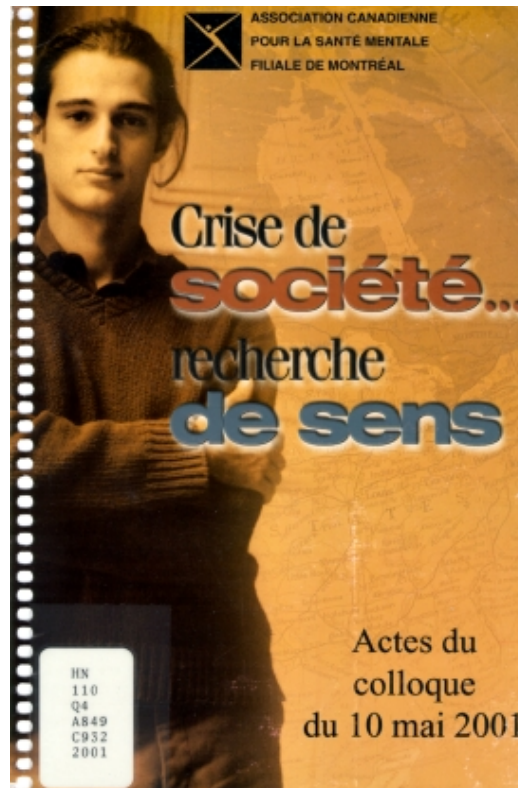
[actions catalytiques](#)

[actions inspiratrices et actions nourrissantes](#)

Jacques DUFRESNE

Philosophe, fondateur de la revue *CRITÈRE* et de l'Encyclopédie *l'AGORA*

“La proposition Philia. Réflexions sur la maladie mentale et la déficience intellectuelle”



Texte d'une conférence publié dans *Crise de société... recherche de sens*. Actes du colloque du 10 mai 2001, pp. 69-84. Montréal : L'Association canadienne pour la santé mentale, section Montréal, 2001, 123 pp.

Jacques Dufresne,

**“La proposition Philia.
Réflexions sur la maladie mentale et la déficience intellectuelle”.**

Texte d'une conférence publié dans *Crise de société... recherche de sens*. Actes du colloque du 10 mai 2001, pp. 69-84. Montréal : L'Association canadienne pour la santé mentale, section Montréal, 2001, 123 pp.

M. Jacques Dufresne (1941 -) est philosophe, le fondateur de la revue CRITÈRE et de [l'Encyclopédie l'Agora](#).

Introduction

[Retour à la table des matières](#)

Il y a deux grands mystères dans la condition humaine, disait le psychiatre Karl Stern, la mort et la maladie mentale. J'ai vécu très près de ces mystères au cours des derniers jours. À cause de cette conférence, que je préparais mentalement, à cause aussi de mon engagement dans le projet Philia, j'ai eu maintes occasions de réfléchir sur le sort des malades mentaux et sur les personnes souffrant de déficiences intellectuelles. Ce matin, j'assistais aux funérailles de mon unique frère.

La mort a été chantée par les poètes, qui l'ont adoucie à nos yeux.

*Où sont des morts les phrases familières
L'art personnel, les âmes singulières...
L'argile rouge a bu la blanche espèce
Le don de vivre a passé dans les fleurs.*

Je ne sais pourquoi, ces vers de Valéry exercent sur moi un pouvoir magique. Les êtres chers disparus revivent à mes yeux à travers les fleurs sauvages du printemps.

Le second mystère, la maladie mentale, da pas eu droit aux mêmes faveurs de la part des poètes. Les philosophes aussi l'ont négligée, eux qui pourtant ont écrit de si belles choses sur la mort et sur l'immortalité. « Philosopher c'est apprendre à mourir » (Platon). « Il faut vivre chaque instant comme s'il était le dernier » (Marc-Aurèle).

Les romanciers et les dramaturges ont eu plus d'égards à son endroit. Don Quichotte est un fou sublime. *Un loco!* Cervantès ayant soin de bien distinguer la *locura* de la *tonteria*. Dostoïevski a donné un statut littéraire à l'idiot. C'est à Shakespeare d'abord que l'on doit d'avoir compris et souligné le lien mystérieux entre la folie et la vérité. Dans son théâtre, comme dans celui de nombreux auteurs de son époque, comme sans doute aussi dans la société de son temps, ce sont les fous qui disent la vérité.

Pourquoi n'en serait-il pas ainsi à notre époque? Une chose est certaine, quand on dit la vérité crûment, sans ménagement, on prend toujours le risque de passer pour fou.

Deux expériences récentes m'ont aidé à mieux comprendre le sens de la maladie mentale en elle-même, pour la communauté et pour les personnes, parents ou professionnels, qui sont en rapport étroit avec les personnes souffrant de maladie mentale ou de déficience intellectuelle.

Je déjeunais récemment dans un restaurant élégant du centre-ville avec un ami souffrant d'un handicap physique dont les séquelles, quoique légères, peuvent susciter des comportements irrespectueux. À trois reprises, la serveuse lui a demandé, avec une insistance grossière, s'il avait terminé sa soupe. Elle aurait dû au contraire le remercier d'avoir fait les choses de façon impeccable, en dépit d'un problème de coordination manifeste.

La semaine suivante, je me retrouve avec le même ami, rue Saint-Zotique, dans un café d'apparence extérieure minable. À une chaleur

humaine immédiatement perceptible, à l'odeur inimitable de l'excellent café italien, à je ne sais quelle joie qui se lisait sur tous les visages, nous avons flairé le bon endroit. Et c'était le bon endroit. À notre égard - nous étions des étrangers dans ce restaurant de quartier sinon de famille -, la patronne a eu immédiatement, spontanément, la bonne attitude. Elle a été naturelle, vraie, tout simplement. Comme pour nous rassurer sur l'humanité de son établissement, elle nous a tout de suite appris qu'elle était derrière son comptoir depuis plus de trente ans.

Juste devant ce comptoir, appuyé plutôt qu'assis sur un tabouret, se tenait un homme âgé, au regard perdu et pourtant confiant, abandonné. J'ai tout de suite pensé qu'il était atteint de la maladie d'Alzheimer. Pour la patronne, il était un client comme les autres, une présence attachante, qui contribuait à la chaleur, à l'humanité du lieu. Et derrière lui, un autre client, immobile, semblait plongé dans son journal depuis des temps immémoriaux. C'était peut-être un professeur à la retraite depuis quelques jours. Cet homme s'est levé tout à coup, s'est approché du comptoir pour payer son addition, puis il s'est tourné vers le monsieur du tabouret, et tout en le regardant de la façon la plus aimable et la plus naturelle qui soit, a serré ses épaules de ses deux mains, dans un geste affectueux et énergique... Comme j'aimerais pouvoir décrire ce geste parfaitement ! Mais il vaut peut-être mieux qu'on le devine.

La journée du vieil homme au tabouret venait de prendre un sens. Si vous aviez vu son regard !

Je n'aurai jamais épuisé la leçon qui se dégage de la comparaison entre les deux établissements. Le premier ressemblait à une usine, les clients étant assis sans le savoir à une chaîne de montage. Le second me rappelait tous ces lieux conviviaux qui nous paraissent sacrés à force d'être modestement, simplement, naturellement humains. Le cours du temps y étant suspendu, je me croyais dans une oasis d'éternité. Tandis que dans le premier restaurant, le même cours du temps était accéléré.

Il faut du temps pour être humain, pour que le sens puisse pénétrer dans nos vies personnelles et dans celle de nos communautés. Et il

faut encore un peu plus de temps que d'habitude pour traiter un vieil homme atteint de la maladie d'Alzheimer avec tous les égards qui lui sont dus.

Après cette entrée en matière qui m'a été imposée par les circonstances, et sans doute aussi par votre accueil bienveillant, je vous invite à réfléchir avec moi sur des idées qui me sont venues en pensant à la vertu et au sens moral étonnants qui nous sont offerts en exemple par tant de parents, d'amis qui s'occupent des personnes souffrant de déficience intellectuelle ou de maladie mentale...

Il est parfois difficile de dire ce qui, de la science ou de la technique, des mots ou de l'action, est apparu en premier. Le levier était sûrement connu et utilisé bien avant qu'Archimède ne découvre les lois de la physique qui en expliquaient l'efficacité. La bombe atomique, par contre, est un exemple où la théorie a précédé l'action. La même question se pose dans le monde moral. Les idées viennent parfois en premier, mais il arrive aussi qu'elles apparaissent longtemps après qu'un changement de mentalité et de comportement ait eu lieu. Ainsi cette idée selon laquelle les animaux n'étaient que des machines animées - un concept philosophique apparu au XVII^e siècle - a servi à légitimer le sort cruel fait ensuite aux animaux dans les laboratoires ou dans les fermes usines. Pendant la deuxième moitié du XX^e siècle, l'attitude face aux animaux a changé, sans qu'aucune théorie philosophique sur l'animal ne soit venue déloger les théories réductionnistes et mécanistes encore enseignées dans les écoles. C'est là un exemple d'une pratique ayant précédé la théorie.

Le fait de prendre soin de personnes avec un handicap grave en est un autre exemple. Il n'existe pas en ce moment de conception de l'homme généralement admise qui soit à la hauteur de ces comportements. Le XX^e siècle a sûrement été témoin des crimes contre l'humanité les plus atroces de toute l'histoire, mais il a aussi élevé nombre de vertus morales à des niveaux jamais atteints jusque-là. Une de ces vertus est le respect témoigné envers les personnes avec un handicap. Le niveau d'engagement moral exigé d'une famille moyenne qui accepte d'assumer les soins à l'un de ses membres ayant un handicap sérieux, et qui le fait de façon continue, jour après jour, d'heure en heure, est sans précédent dans l'histoire de l'humanité. C'est un som-

met moral, un Everest spirituel. Mais cette comparaison même est fautive : en effet, une fois que les grimpeurs ont atteint le sommet du mont Everest, ils se hâtent de redescendre pour retrouver plus d'oxygène. Tandis que les gens qui prennent soin d'un membre de leur famille habitent leur sommet moral, jour après jour, et y demeurent longtemps après que l'oxygène dont ils ont besoin pour leur bien-être spirituel se soit épuisé.

L'observateur distant est pris de vertige en pensant à ce qui est demandé à ces gens. Comment leur procurer l'oxygène dont ils ont besoin, en proportion avec ce que leur engagement moral exige? De quelle conception de l'homme et de la vie tous les Latimers du monde auraient-ils besoin pour assumer leurs responsabilités sans mettre leur intégrité personnelle en péril?

je ne pourrai répondre à ces questions qu'au prix d'un détour par l'histoire et la philosophie qui paraîtra peut-être long et hors de propos à certains. C'est pourquoi j'aurai soin d'illustrer mes propos les plus théoriques par quelques-unes de ces belles anecdotes qui rendent les choses difficiles plus intelligibles en les rendant sensibles.

L'histoire et la philosophie nous donnent quelques indices pour nous aider à comprendre la lente transformation qui s'est opérée dans la dernière moitié du XXe siècle, et nous a amenés à accueillir dans nos maisons et communautés des personnes qui, auparavant, étaient abandonnées dans des institutions publiques, à un sort pire que celui des animaux.

Le christianisme n'est pas étranger à la haute moralité que je viens d'évoquer, comme le prouve aujourd'hui l'exemple de Jean Vanier. Quels qu'aient pu être ses écarts de conduite, la religion du Dieu souffrant ne s'est jamais complètement désintéressée du sort des plus souffrants parmi les hommes. La haute moralité actuelle a toutefois des racines modernes qui me paraissent plus déterminantes que ses racines gréco-judéo-chrétiennes. Ces racines modernes sont à première vue opposées : les unes appartiennent en effet à la sphère de l'idéal, les autres à celle d'un réel réduit à ses éléments les plus matériels.

L'idéalisme moderne

Neuf jours avant sa mort, Emmanuel Kant reçut la visite de son médecin. Âgé, malade, presque aveugle, il se leva de son fauteuil et resta debout, tremblant de faiblesse, murmurant des mots inaudibles. Son fidèle compagnon finit par se rendre compte qu'il ne se rassiérait pas avant que son visiteur n'eût pris un siège ; ce qu'il fit ; alors Kant permit qu'on l'aidât à regagner son fauteuil, et quand il, eut repris quelque force il dit : « *Das Gefühl für Humanität hat mich noch nicht verlassen* » (Le sens de l'humanité ne m'a pas encore abandonné).

Ce respect de la dignité est une des idées clés de l'idéalisme kantien alors que les objets ne sont que le moyen pour arriver à une fin, les êtres humains sans exception sont une fin en eux-mêmes, et en tant que tels ils méritent un respect inconditionnel. Notez bien : tous les êtres humains sans exception. Kant dit un jour que lorsqu'un de ses serviteurs posait un acte hautement moral, il s'inclinait intérieurement pour lui rendre hommage, et l'aurait même fait ouvertement si la coutume de l'époque le lui avait permis ; sa philosophie remettait en question le racisme et toute autre forme de discrimination.

Le matérialisme moderne

[Retour à la table des matières](#)

La seconde source, le matérialisme moderne, est la philosophie selon laquelle tout peut être expliqué par des lois semblables à celles qui régissent la matière. Elle entraîna le déclin de cette raison qui, jusque-là avait servi de critère pour distinguer les humains normaux des animaux... et des humains assimilés à eux. La science moderne matérialiste, suivant l'exemple de Darwin, a mis l'accent sur la continuité entre l'humain et l'animal et cherché les causes matérielles pouvant ex-

pliquer les traits spécifiques aux espèces, comme la pensée rationnelle. Le handicap a cessé d'être une cause d'exclusion, il est devenu un problème pour lequel il est possible de trouver des solutions matérielles.

Nous sommes tous influencés par ces courants de pensée. Nous sommes idéalistes parce que nous considérons l'être humain comme une fin en soi, digne de respect inconditionnel quelles que soient ses infirmités. Nous sommes aussi matérialistes, parce que nous ne croyons pas que la raison soit l'unique et seul critère qui puisse déterminer ce que signifie être humain. Ceux qui prennent soin de personnes avec un handicap subissent les mêmes influences que nous tous, avec cette différence qu'ils doivent s'accommoder, jour après jour, des conséquences de ces principes.

Cette combinaison d'individualisme et de matérialisme crée des demandes morales importantes, mais ne nous donne malheureusement pas les ressources intérieures requises pour y répondre. L'idéal kantien - le sens du devoir envers l'humanité - nous dit quel est l'objectif, mais ne nous procure pas l'oxygène nécessaire pour survivre à l'altitude à laquelle il nous appelle à vivre. Il ne nous reste qu'à nous reposer sur notre pouvoir de détermination, et à courir le risque d'aller au-delà de nos capacités. Quant au matérialisme, non seulement n'est-il ici d'aucune aide, mais en plus il nous coupe des sources spirituelles authentiques.

La difficulté majeure de la conception philosophique moderne que je viens d'ébaucher est qu'elle crée deux solitudes. D'un côté, le monde matériel, régi par les lois de la matière aveugles et mécaniques, les choses de la science. De l'autre côté, le domaine humain, régi par des idéaux et des exigences morales incompatibles avec la causalité mécanique qui régit la matière. Initialement ces deux courants se trouvaient (illusoirement) réunis par la promesse faite par la science et le progrès technique d'enrayer la mort et la souffrance, et par l'idée que les sociétés et les individus mêmes pouvaient être reprogrammés, comme des machines, en vue de créer un monde meilleur. Même si au cours du dernier siècle on a reculé devant aucun effort pour atteindre ce but, la mort et la souffrance n'ont pas disparu, elles semblent toujours inséparables de la condition humaine. Mais la pensée moderne

s'est éloignée des sources d'inspiration qui lui sont nécessaires pour faire face quotidiennement à ces maux ; elle a tenté de les remplacer sources par un mélange d'impératifs moraux, combinés avec des solutions mécaniques et institutionnelles - programmes, primes et services qui, dans le meilleur des cas, ne répondent qu'au remplacement unidimensionnel de l'inspiration : la motivation.

Le soutien et les ressources matériels, tout comme les programmes et les services, sont évidemment importants ; mais ils ne sont pas une réponse en soi. La société et les individus ne sont pas des machines qui réagissent passivement aux interventions sociales. Et une action inspiratrice est indispensable à ces interventions. L'inspiration est une source d'énergie basée sur l'unité spirituelle palpable de l'univers et de l'âme ; elle implique des actions basées sur la vision de l'ordre des choses qui leur insuffle leur sens. La motivation est la réduction de l'inspiration en deux éléments séparés et distincts : les causes matérielles et les impératifs moraux. Elle part du principe d'un comportement qui est le résultat des réponses mécaniques aux stimuli ou bien de la conviction rationnelle de ce qu'est notre devoir. La différence entre l'inspiration et la motivation est la même que la différence entre un homme qui fait de la randonnée en montagne pour son plaisir et celui qui marche d'un pas prudent autour de chez lui pour obéir à son médecin qui lui a prescrit de l'exercice et du grand air. Nous avons soif d'inspiration, mais la philosophie ambiante ne nous propose que la motivation.

L'être humain selon Simone Weil

[Retour à la table des matières](#)

Seul pouvait trouver un remède à un tel mal un philosophe qui, d'une part comprenait la modernité et qui, d'autre part, avait épousé le sort des plus malheureux parmi les modernes. Le philosophe qui remplit le mieux ces deux conditions c'est, à mes yeux, Simone Weil. C'est en lisant ses plus belles pages que pour ma part j'ai trouvé l'oxygène dont j'ai eu besoin dans les moments de ma vie où la souffrance

et le contact avec la souffrance m'ont rapproché des sommets de la vie morale.

Pour Simone Weil cette matière soumise aux lois inflexibles qui sont l'objet de la science est traversée par quelque chose d'analogue au sourire d'un être aimé. Le Bien y règne sur la Nécessité par la persuasion. C'est, précise-t-elle, ce que l'expérience de la beauté du monde peut apprendre au plus humble d'entre nous.

L'être humain, dans son psychisme comme dans son corps, est soumis aux mêmes lois - en ce sens Simone Weil est proche des matérialistes modernes. Et de même que les ouragans n'enlèvent rien à la beauté du monde, de même ce mauvais temps intérieur qu'on appelle maladie mentale n'enlève rien ni à la dignité de l'homme, ni à sa beauté. Car cette dignité et cette beauté ont pas leur fondement dans l'intelligence, mais dans quelque chose de plus divin et de plus universel.

Nous retrouvons ici, sous une forme compatible avec la science moderne, l'analogie entre le microcosme et le macrocosme qui allait presque de soi dans les visions prémodernes du monde.

Mais quel est donc ce quelque chose de plus divin et de plus universel que la raison, que l'on peut découvrir dans l'expérience de la beauté du monde, dans le grand art dans la compassion, qui, pour Simone Weil, n'est rien d'autre que l'expérience de la beauté humaine?

Quand Simone Weil annonça son intention de travailler comme ouvrière agricole, certains de ses amis la mirent en garde contre le risque qu'elle courait d'hypothéquer à jamais son génie en se livrant à des activités physiques qui dépassaient ses forces. Il faut ici préciser que Simone Weil était de santé fragile, qu'elle était depuis longtemps victime de migraines qui paraissaient incurables. Sa réponse à ceux qui se faisaient du souci pour l'avenir de son génie est l'un des passages les plus révélateurs de son oeuvre : « Je m'attends aussi à assister à l'extinction de ma propre intelligence par l'effet de la fatigue. Néanmoins je regarde le travail physique comme une purification - mais une purification de l'ordre de la souffrance et de l'humiliation. On trouve aussi, tout au fond, des instants de joie profonde, nourricière, sans équivalent ailleurs. Pourquoi attacherais-je beaucoup de prix à

cette partie de mon intelligence dont n'importe qui, absolument n'importe qui, au moyen de fouets et de chaînes, ou de murs et de verrous, ou d'un morceau de papier couvert de certains signes, peut me priver? Si cette partie est le tout, alors je suis toute chose de valeur presque nulle, et pourquoi me ménager ? S'il y a autre chose d'irréductible, c'est cela qui a un prix infini. Je vais voir s'il en est ainsi. » ¹

Simone Weil aura par diverses expériences la preuve qu'il en est ainsi. Elle pourra donc écrire ces lignes où je vois l'ébauche de la vision de l'homme et du monde dont nous aurions besoin pour respirer à l'aise sur les sommets où les idéaux modernes nous ont conduits. « Il y a depuis la petite enfance jusqu'à la tombe, au fond du cœur de tout être humain, quelque chose qui, malgré toute l'expérience des crimes commis, soufferts et observés, s'attend invinciblement à ce qu'on lui fasse du bien et non du mal. C'est cela avant toute chose qui est sacré en tout être humain. » ²

Les êtres humains les plus endurcis dans le vice, dans la vertu ou dans la déraison - ici toutes ces limites se ressemblent - sont comme l'univers un enchaînement de phénomènes traversés par quelque chose d'analogue au sourire d'un être aimé. Vus sous cet angle, les grands marginaux sont aussi les images les plus parfaites de l'univers. Si nous savions les regarder c'est à travers eux d'abord que le sourire analogue à celui de l'être aimé se révélerait à nous ; c'est donc à travers eux que l'univers prendrait un sens à nos yeux. Comme j'aimerais être compris ! Les plus malheureux sont les microcosmes présentant le plus haut degré d'analogie avec le macrocosme moderne.

Avec ce « quelque chose », Weil réintroduit l'idée de l'âme comme caractéristique déterminante de l'humanité, à la place de la raison. Deux conséquences majeures en résultent : l'inclusion dans la définition de l'humain de ceux qui en étaient auparavant exclus, et la possibilité pour tout homme de vivre en communion avec l'univers, ce qui

¹ PÉTREMENT Simone, *La vie de Simone Weil*. Fayard, Paris, 1973, Vol. 2, p. 346.

² WEIL Simone, *Écrits de Londres et dernières lettres*. Paris, Gallimard, 1957, p. 13.

lui fournira l'oxygène spirituel dont il a besoin, et qui lui est indispensable pour vivre sur les sommets moraux.

Comment cette vision peut-elle guider et inspirer notre action? J'ai tenté de rassembler quelques réponses à cette question dans ce que j'appellerai la « proposition Philia ».

De la Paideia à la Philia

[Retour à la table des matières](#)

La « proposition Philia » vous rappelle peut-être la « proposition Paideia ». Paideia est le mot grec désignant ce que nous nommerions aujourd'hui « éducation » bien que, selon le philologue Jaeger, il faille donner à ce mot un sens beaucoup plus large, contenant une invitation à tout mettre en oeuvre pour que l'apprentissage se fasse dans un environnement social et symbolique, qui soit en harmonie avec le contenu théorique de l'enseignement. On peut imaginer Platon par exemple, exposant sa conception de l'harmonie à ses disciples devant ce Parthénon où s'incarne, dans la pierre, la même harmonie. Paideia est aussi le nom du programme innovateur, lancé au début des années '80 par Mortimer Adler, Jacques Barzun, Richard Hunt et quelques autres, inspirés par cette conception ainsi que par l'approche des Grands Livres pour les études classiques et libérales. Ce programme a pour objectif le renouvellement fondamental de l'éducation élémentaire et secondaire en Amérique, fondé sur l'étude des grands textes de l'humanité et la méthode socratique, la maïeutique. Ce que fait Paideia pour l'intelligence du citoyen, Philia le fait pour l'âme. Philia est le mot grec pour « amitié », mot utilisé par Aristote pour nommer la solidarité entre les citoyens d'une ville : la réserve de chaleur humaine, d'affection, d'enthousiasme et de générosité qui nourrit et stimule la camaraderie qui se trouve au coeur de la vie civique. ³

³ ADLER Mortimer J., *Paideia Problems and Possibilities*, Macmillan Publishing Company, New York 1093, p. 8.

Nourrir est ici le mot approprié. La Philia est à la communauté ce que l'humus, la partie vivante du sol est à la culture. Elle nourrit l'âme et permet aux citoyens de remplir leurs obligations avec joie. La proposition Philia est inspiration. Paideia nous enseigne notre tâche de citoyens, nous aide à déterminer nos objectifs, nous procure les techniques et informations pour les accomplir. Philia apporte l'inspiration qui nous aidera à atteindre nos objectifs, à utiliser les techniques de la bonne façon, et de ce fait évitera le stress autodestructeur résultant d'une action accomplie uniquement par devoir.

Voici quelques principes qui se situent au coeur de la proposition Philia :

- le faire subordonné à l'être ;
- l'esthétique, complément de l'éthique ;
- la résilience, levier du changement.

Être et faire

[Retour à la table des matières](#)

Les communautés sont à l'être ce que les associations sont au faire. Les associations sont des groupes créés dans le but d'exécuter des activités spécifiques dans un temps déterminé ; il en existe de toutes sortes dans une société : des organismes d'affaires aux clubs de randonnée. D'une toute autre façon, les communautés regroupent des gens qui ont des racines semblables à la fois dans le temps et dans l'espace. C'est le lieu de l'*être*, mais c'est aussi un lieu qui peut servir de tremplin à la formation d'associations dont le but est de faire. C'est pourquoi l'âme trouve plus facilement sa place dans une communauté que dans une association, et c'est pourquoi également la communauté offre la possibilité d'une réelle intégration à long terme des personnes avec un handicap.

Esthétique et éthique

[Retour à la table des matières](#)

On pourrait consacrer un cours entier à ce second principe : l'esthétique devrait être le complément de l'éthique. J'utilise ici le mot « esthétique » à la fois au sens large : la relation avec le monde à travers les sens, et au sens plus restreint : les arts. L'écart entre l'éthique et l'esthétique est une caractéristique propre à l'Amérique du Nord. Quand nos ancêtres sont arrivés ici - d'Europe pour la plupart - ils apportaient avec eux leurs valeurs et leurs traditions - leur éthique - mais laissaient derrière eux le monde humain et physique - l'esthétique qui avait donné naissance à l'éthique et la soutenait : les rues et les villes, les églises et les fêtes qui s'étaient forgées à travers les siècles, les paysages des campagnes reflétant des façons de faire et des coutumes ancestrales. L'environnement nord-américain a pris forme trop rapidement pour que le long et sinueux processus d'évolution de l'esthétique puisse en arriver au même point que l'éthique. Cet écart peut être la raison de notre activisme, notre productivisme et notre puritanisme. Comme si des actes de volonté pouvaient remplacer la lente formation de communautés pour refléter leurs valeurs ; il peut aussi expliquer notre besoin de chartes de droits et notre besoin de motivation en l'absence d'inspiration.

Le lien entre esthétique et éthique apparaît clairement dans ces deux extraits de « *Culture of Cities* » de Lewis Mumford.

« Cette éducation quotidienne des sens est le travail de base de toute forme d'éducation plus élevée : quand elle est présente dans la vie quotidienne, une communauté peut s'épargner la préparation de cours d'appréciation de l'art. Quand au contraire il y a un manque, les processus les plus rationnels et significatifs sont sous-alimentés : la maîtrise verbale ne peut compenser une malnutrition des sens. »

« La vie prospère dans cette dilatation des sens : sans elle, le pouls est plus lent, les muscles manquent de tonicité, le maintien manque d'assu-

rance, l'œil et le toucher ont moins de discernement, peut-être même la volonté de vivre est-elle vaincue. Affamer l'œil, l'oreille, la peau, peut exposer à la mort tout autant que le refus de nourriture à un estomac... (À la Renaissance), la ville elle-même était une oeuvre d'art omniprésente ; et les vêtements même des citoyens lors des jours de fête étaient comme un jardin de fleurs en pleine floraison. »⁴

J'aime citer des lignes inspirées par la ville de Florence car elles illustrent bien comment un environnement culturel peut être source de vie pour l'être humain. Y a-t-il besoin d'insister ici sur la plus grande sensibilité des personnes avec un handicap face à leur environnement?

Résilience

[Retour à la table des matières](#)

On ne peut créer, planifier ou même tenter de reconstruire une ville comme Florence. Elle s'étend naturellement - comme un écosystème. Et c'est pourquoi on peut dire des villes comme Florence et des régions comme la Toscane qu'elles sont résilientes. Laissées à elles-mêmes elles évoluent, créent de nouveaux centres et réparent l'usure du temps sans perdre leur harmonie organique. On le voit bien dans le livre très bien illustré de Frances Mays sur la Toscane, qui démontre comment des lieux publics en Toscane sont une invitation et un soutien au sens communautaire, reflétant les valeurs de *Philia*.

La résilience c'est le rebondissement vers sa forme originale d'un écosystème, humain ou physique, individuel ou collectif, après un stress ou un choc. Ce concept est en relation étroite avec *Philia* par l'importance accordée à l'interrelation.

Aristote croyait que les êtres humains sont par nature des animaux politiques - *zoon politikon* -, indiquant par là que vivre en communauté est propre à leur nature. Thomas Hobbes, qui est l'inspirateur d'une

⁴ UMFORD Lewis, *Culture of Cities*, Harvest HB 187, Harcourt Brace Jovanovich Inc. New York, 1970, p. 51.

certaine forme de libéralisme, était convaincu du contraire : l'homme est un loup pour l'homme -*homo homini lupus*, disait-il, après le poète latin Térence.

Choisir d'adopter la pensée d'Aristote plutôt que la perspective libérale a des conséquences importantes. L'ingénierie sociale correspond à une vision de la société en tant que machine passive, une collection artificielle d'individus. Pour Aristote, la société est une communauté vivante où vivent des animaux sociaux, ce qui exige ce que j'appellerais un « modèle naturel d'action sociale », un modèle inspiré par les principes hippocratiques, le premier étant « d'abord, ne pas nuire » : *Primum non nocere* ! Le changement social consiste à enlever les obstacles nuisant aux pouvoirs autogénérateurs des communautés.

Cinq types d'action sociale découlent de ce modèle naturel d'action sociale

- actions libératrices ;
- actions inhibitrices ;
- actions catalytiques ;
- actions inspiratrices et actions nourrissantes.

Actions libératrices

[Retour à la table des matières](#)

L'action que j'appelle libératrice consiste à libérer la sociabilité naturelle de l'homme, à enlever les obstacles à sa manifestation. Le souci de l'autre est en nous ; nous n'avons pas à le susciter de l'extérieur. Il suffit que nous enlevions les obstacles qui l'empêchent de se manifester.

Actions inhibitrices

Par action inhibitrice j'entends, par exemple, une action organisée visant à pénaliser financièrement les entreprises qui assument mal leurs responsabilités sociales. Il existe aux États-Unis des guides spécialisés pour les consommateurs, où les produits sont évalués en fonction de leur toxicité. Ce sont les compagnies qui sont évaluées dans d'autres guides en fonction de leur sens moral. L'un de ces guides, recommandé par l'économiste Lester Thurow, a pour titre *Rating America's Corporate Conscience*.

Actions catalytiques

[Retour à la table des matières](#)

Les actions catalytiques, que l'on pourrait aussi appeler homéopathiques, consistent en micro-actions faites avec un tel sens du « *kairos* » ou tellement au bon moment - encore un des principes hippocratiques - qu'elles ont un impact puissant.

Dans *The Careless Society*, John McKnight raconte que le département de planification de la ville de Chicago avait envoyé des observateurs dans un quartier difficile pour comprendre la raison de l'incessante congestion de la salle d'urgence de l'hôpital. Toutes les causes observées étaient de nature sociale : accidents de voiture, agressions, autres accidents, alcoolisme, problèmes liés à la drogue, et morsures de chiens. Aussitôt que l'information fut rendue publique, des initiatives communautaires virent le jour. Il apparut rapidement que le service de fourrière était inefficace et que quelque 300 chiens abandonnés erraient dans les rues. Des bandes d'adolescents se mirent au travail et après quelques jours les cas d'urgence liés aux morsures de chiens avaient diminué de 50%.

Actions inspiratrices et actions nourrissantes

[Retour à la table des matières](#)

J'appelle action inspiratrice celle qui met les gens en contact direct avec des oeuvres remplies de vie et de sens. La création d'un film comme *L'homme qui plantait des arbres* est un parfait exemple d'action inspiratrice. Il n'est pas inutile de rappeler une telle évidence dans un contexte où l'on a tendance à réduire les finalités aux objectifs. Les objectifs sont à la technique ce que les finalités sont à l'art. Or l'action sociale, pour être féconde, doit être un art. Et pour être capable d'un tel art, l'âme doit pouvoir se nourrir des grands chefs-d'oeuvre.

Le réel contact avec un grand chef-d'œuvre est une chose exceptionnelle. L'âme a aussi besoin d'être nourrie jour après jour, heure après heure. J'appelle action nourricière celle qui consiste à aménager le temps et l'espace, de façon à ce qu'il y ait place pour ces petits miracles de la vie quotidienne, sans lesquels l'existence n'est qu'une longue démission devant la vie, interrompue par les actes de volonté nécessaires à la survie. Miracles de la vie quotidienne : l'émerveillement devant tel meuble, tel objet, tel tableau, qu'un rayon de soleil éclaire d'une façon éphémère. Blake ne disait-il pas :

*He who binds to himself a joy
Does the winged life destroy
But he who kisses a joy as it flies
Lives in eternity's sunrise*

Peut-être avons-nous à voir le lever de soleil de l'éternité dans le sourire de la personne avec un handicap que nous rencontrons tous les jours.

Fin du texte de la conférence.